

## Les pleurs de Jésus

### Table des matières

Les pleurs de Jésus.....	1
EMV 83 – Jésus pleure à cause de Judas.....	1
EMV 83 – Dictée de Jésus – « Que de fois j’ai pleuré, le visage contre terre, pour les hommes ! ».....	4
EMV 95 – Jacques, fils d’Alphée, rejoint Jésus. Face au rejet de la famille, Jésus pleure avec lui, mais en tant que Verbe de Dieu, il jubile de le voir suivre la voie de l’esprit.....	5
EMV 105 – Jésus va à Nazareth après la mort d’Alphée, le frère de Joseph (son père putatif).....	6
EMV 137 – Les pharisiens chassent Jésus de la Belle-Eau.....	11
EMV 189 – Les pleurs de Jésus face aux larmes de la veuve de Naïm....	13
EMV 584 – Jésus pleure devant le tombeau de Lazare.....	17
EMV 584 – Explication des pleurs de Jésus devant le tombeau de Lazare	18
EMV 317 – Pleurs de Jésus et ardentes prières pour sauver Judas.....	20
EMV 300 – La tristesse de Jésus face à la non-conversion des pêcheurs	24
EMV 338 – Judas perd le pouvoir de faire des miracles. La douleur de Jésus face à la résistance de Judas.....	25
EMV 530 – Jésus attend Judas après une autre nuit de péché de son apôtre.	28
EMV 567 – Jésus surprend Judas à voler. Discours du Maître qui pleure face à l’état de son apôtre.....	31
EMV 590 – Le jour des Rameaux. Jésus pleure sur Jérusalem.....	35
EMV 602 – L’agonie de Jésus à Gethsémani.....	39
Les Cahiers – 1 <sup>er</sup> juin 1943 – « Mon sang et mes pleurs tombent en vain sur la terre ».....	43
Les Cahiers – 16 juin 1943 – « Même ma voix ne réussit pas à vous secouer, ni même mes pleurs. ».....	45
Les Cahiers – 26 août 1943 – La douleur de Jésus face à la perte des âmes.....	46
Les Cahiers – 24 septembre 1943 – « Les cieux frémissent face aux pleurs du Rédempteur ». Encouragement de Jésus à Maria.....	47

83.4 Jésus est resté à sa place quelque temps. Puis il se lève, tourne derrière la maison et s'éloigne dans le verger. Il s'isole. Il va jusqu'à un bosquet touffu où de gros grenadiers sont séparés par des buissons peu élevés qui pourraient bien être des groseilliers. Mais je ne sais rien de précis. Ils n'ont pas de fruits et je connais peu leur feuillage. Jésus se cache là derrière. Il s'agenouille. Il prie... et puis se courbe, le visage contre terre, sur l'herbe et il pleure. C'est du moins ce que ses soupirs profonds et comme entrecoupés me laissent deviner. Ce sont des pleurs découragés, sans sanglots, mais tellement tristes !

Il passe un long moment dans cette attitude. La lumière du crépuscule s'affaiblit, mais il ne fait pas encore assez nuit pour empêcher de voir. Et dans cette faible clarté, on distingue par-dessus un groseillier la vilaine et honnête figure de Simon. Il regarde, cherche des yeux et finit par distinguer la forme toute pelotonnée du Maître, couvert de son manteau bleu foncé qui le fait presque disparaître dans les ombres du sol. On voit à peine sa tête blonde et ses mains jointes en prière qui s'élèvent au-dessus de sa tête appuyée sur ses poignets. Simon le regarde de ses yeux un peu bovins. Aux soupirs que Jésus pousse, il comprend sa tristesse, et sa bouche, aux lèvres épaisses et presque violettes, s'ouvre :

« Maître ! » appelle-t-il.

Jésus lève la tête.

« Tu pleures, Maître, pourquoi ? Me permets-tu de venir ? »

Le visage de Simon exprime l'étonnement et la peine. C'est un homme laid, décidément. Aux traits disgracieux, au teint olivâtre foncé, se joint la trace bleuâtre et profonde des cicatrices laissées par sa maladie. Mais il a un regard si bon que sa laideur disparaît.

« Viens, Simon, mon ami. »

Jésus s'est assis dans l'herbe. Simon s'assied à côté de lui.

« Pourquoi es-tu triste, mon Maître ? Moi, je ne suis pas Jean et je ne saurais t'offrir tout ce que lui te donne. Mais j'ai en moi le désir de t'apporter du réconfort. Et je n'ai qu'une douleur : celle d'être incapable de le faire. Dis-moi :

t'ai-je donc déplu, ces derniers jours, au point que tu es accablé de devoir rester avec moi ?

– Non, mon bon ami, tu ne m'as jamais déplu depuis le moment où je t'ai vu. Et je crois que je n'aurai jamais aucune raison de souffrir par ta faute.

– Et alors, Maître ? Je ne suis pas digne de tes confidences, mais par mon âge, je pourrais presque être un père pour toi, et tu sais quel désir j'ai toujours eu d'avoir un fils... Laisse-moi te caresser comme si tu étais mon enfant et qu'en ce moment de peine je te tiens lieu de père et de mère. C'est de ta Mère que tu as besoin pour oublier tant de choses...

– Oh oui, de ma Mère !

– Eh bien ! en attendant que tu puisses te consoler auprès d'elle, laisse à ton serviteur la joie de te consoler. 83.5 Tu pleures, Maître, parce que quelqu'un t'a déplu. Depuis plusieurs jours, ton visage est comme le soleil quand les nuages le voilent. Je t'observe. Ta bonté cache ta blessure, pour qu'on ne déteste pas celui qui te blesse. Mais cette blessure te fait souffrir et te donne la nausée. Mais dis-moi, mon Seigneur : pourquoi n'éloignes-tu pas la source de cette peine ?

– Parce que, humainement, c'est inutile et ce serait contre la charité.

– Ah ! Tu as compris que je parle de Judas ! C'est à cause de lui que tu souffres. Comment peux-tu, toi la Vérité, supporter ce menteur ? Il ment sans changer de couleur. Il est plus fourbe qu'un renard, plus fermé qu'un rocher. Aujourd'hui, il est parti. Pour quoi faire ? Combien d'amis peut-il donc avoir ? Je souffre de te laisser, mais je voudrais le suivre et voir... Oh, mon Jésus ! Cet homme... éloigne-le, mon Seigneur.

– C'est inutile. Ce qui doit arriver arrivera.

– Que veux-tu dire ?

– Rien de particulier.

– Tu l'as laissé volontiers partir parce que... parce qu'il t'a dégoûté par son comportement à Jéricho.

– C’est vrai. Simon, je te le répète : ce qui doit arriver arrivera, et Judas fait partie de cet avenir. Lui aussi doit y être !

– Mais Jean m’a dit que Simon-Pierre est toute franchise, tout feu... Est-ce qu’il le supportera, celui-là ?

– Il doit le supporter. Pierre a lui aussi son rôle à jouer et Judas est la trame sur laquelle il doit tisser ce rôle. Si tu préfères, c’est l’école où Pierre se formera plus qu’avec tout autre. Etre bon avec Jean, comprendre les âmes qui lui ressemblent, c’est à la portée même des idiots. Mais être bon avec un Judas, savoir comprendre les âmes comme la sienne et leur servir de médecin et de prêtre, c’est difficile. Judas est votre enseignement vivant.

– Le nôtre ?

– Oui, le vôtre. Le Maître n’est pas éternel sur la terre. Il s’en ira après avoir mangé le pain le plus dur et bu le vin le plus âpre. Mais vous, vous resterez pour me continuer... et vous devez savoir. Car le monde ne finit pas avec le Maître, il durera jusqu’au retour final du Christ et au jugement final de l’homme. Et, en vérité, je te dis que pour un Jean, un Pierre, un Simon, un Jacques, un André, un Philippe, un Barthélemy, un Thomas, il y a au moins sept Judas. Sinon plus, plus encore !... »

Simon réfléchit en silence. Puis il reprend :

« Les bergers sont bons, Judas les méprise, mais, moi, je les aime.

– Je les aime et je fais leur éloge.

– Ce sont des âmes simples, comme il faut l’être pour te plaire.

– Judas a vécu en ville.

– C’est là son unique excuse. Mais il y en a tant qui ont vécu en ville, et pourtant... 83.6 Quand viendras-tu chez mon ami ?

– Demain, Simon. Ce sera avec plaisir car nous sommes seuls, toi et moi. Je pense que c’est un homme cultivé et qui a, comme toi, de l’expérience.

– Il souffre beaucoup... Dans son corps et plus encore dans son cœur. Maître... je voudrais te demander une chose : s'il ne te parle pas de lui-même de ses tristesses, ne l'interroge pas, toi, sur sa maison.

– Je ne le ferai pas. Je suis venu pour ceux qui souffrent, mais je ne force pas les confidences. Le chagrin a sa pudeur...

– Et moi, je ne l'ai pas respectée... Mais j'ai senti tant de peine chez toi...

– Tu es mon ami et tu avais déjà donné un nom à ma douleur. Moi, pour ton ami, je suis le Rabbin inconnu. Quand il me connaîtra... Alors... Partons. La nuit est venue. Ne faisons pas attendre nos hôtes qui sont fatigués. Demain, à l'aube, nous irons à Béthanie. »

<p><b>EMV 83 – Dictée de Jésus – « Que de fois j'ai pleuré, le visage contre terre, pour les hommes ! »</b></p>
---

83.7 Jésus dit ensuite :

« Petit Jean, que de fois j'ai pleuré, le visage contre terre, pour les hommes ! Et vous, vous voudriez souffrir moins que moi ?

Même pour vous, les bons sont dans la proportion qu'il y avait entre les bons et Judas. Et plus un homme est bon, plus il doit souffrir. Mais, pour vous aussi – et je le dis spécialement pour ceux qui sont préposés au soin des cœurs –, il est nécessaire de s'instruire en étudiant Judas. Tous, vous êtes des " Pierre ", vous, les prêtres, et vous devez lier et délier. Mais de quel esprit d'observation vous devez faire preuve, quelle fusion avec Dieu vous devez avoir, quelle étude éveillée, quelles comparaisons avec la méthode de votre Maître doivent être les vôtres, pour lui ressembler, comme vous le devez !

Ce que je mets en lumière semblera à certains inutile, humain, impossible. Ceux-là ont l'habitude de nier les phases humaines de la vie de Jésus et se font de moi une idée tellement en dehors de la vie humaine qu'elle n'est plus que divine. Dans ce cas, où est la très sainte Humanité, le sacrifice fait par la deuxième Personne de la trinité en revêtant une chair ? Ah ! J'étais réellement l'Homme parmi les hommes. J'étais l'Homme et c'est pourquoi je souffrais de voir le traître et les ingrats. C'est pourquoi aussi je me réjouissais de l'amour de ceux qui m'aimaient ou se convertissaient à moi. C'est pour cela que je frémissais et pleurais devant le cadavre spirituel de Judas. J'ai frémi et pleuré devant un ami mort, mais je savais que j'allais le rappeler à la vie et je me

réjouissais de voir déjà son âme dans les limbes. Mais là... j'avais en face de moi le démon. Et je ne dis rien de plus.

Toi, Jean, suis-moi. Faisons encore ce don aux hommes. Et puis... Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et s'efforcent de la mettre en pratique. Bienheureux ceux qui veulent me connaître pour m'aimer. En eux et pour eux, je serai bénédiction. »

**EMV 95 – Jacques, fils d'Alphée, rejoint Jésus. Face au rejet de la famille, Jésus pleure avec lui, mais en tant que Verbe de Dieu, il jubile de le voir suivre la voie de l'esprit**

« Votre père ? Qu'en est-il ?

– En ce qui concerne sa vie, rien de nouveau, répond Jude.

– Alors, pourquoi es-tu venu ? Je t'avais dit de rester. »

Jude baisse la tête et se tait, mais c'est Jacques qui explose :

« C'est ma faute s'il ne t'a pas obéi. Oui, c'est ma faute. Mais je n'ai pu continuer à supporter cela. Ils sont tous contre nous. Et pourquoi ? Est-ce que j'agis mal en t'aimant ? Est-ce que nous faisons mal ? Jusqu'à présent j'étais retenu par le scrupule de mal agir. Mais maintenant que je sais, maintenant que tu m'as dit qu'il faut placer Dieu même au-dessus de son père, je n'ai pas pu le supporter plus longtemps. Oh ! J'ai essayé d'être respectueux, de faire entendre raison, de redresser les idées. J'ai dit : " Pourquoi me combattez-vous ? S'il est bien le prophète, le Messie, pourquoi voulez-vous que le monde puisse dire : ' Sa famille lui était hostile. Au milieu d'un monde qui le suivait, elle s'y opposait ' ? Et pourquoi, si c'est le malheureux que vous prétendez, ne devons-nous pas, nous qui sommes de la famille, l'assister dans sa démence pour empêcher qu'elle ne lui porte tort, à lui comme à nous ? " Oh ! Jésus, je parlais comme ça pour raisonner humainement, selon leur manière de voir. Mais tu sais bien que Jude et moi, nous ne te croyons pas fou. Tu sais bien que nous voyons en toi le Saint de Dieu. Tu sais que toujours nous t'avons regardé comme notre grande Etoile. Mais ils n'ont pas voulu nous comprendre, ni même nous écouter. Alors je suis parti. Mis en demeure de choisir entre toi, Jésus, ou ma famille, c'est toi que j'ai choisi. Me voilà, si du moins tu veux de moi. Mais si tu ne veux pas, alors je serais le plus malheureux des hommes, parce que je n'aurais plus rien : ni ton amitié ni l'amour de ma famille.

– Nous en sommes là ? Oh ! Mon Jacques, mon pauvre Jacques ! Je n'aurais pas voulu te voir souffrir ainsi, car je t'aime. Mais si Jésus comme homme pleure avec toi, Jésus le Verbe jubile pour toi. Viens ! Je suis certain que ta joie d'apporter Dieu aux hommes augmentera d'heure en heure jusqu'à atteindre la pleine extase à la dernière heure de la terre et à l'heure éternelle du Ciel. »

<p><b>EMV 105 – Jésus va à Nazareth après la mort d'Alphée, le frère de Joseph (son père putatif)</b></p>
---

Jésus va arriver en ville et, contrairement à ce que les autres désireraient, il veut que personne n'aille prévenir sa Mère.

« Il n'arrivera rien. Pourquoi l'inquiéter d'avance ? » dit-il.

Le voici déjà au milieu des maisons. Ici un salut, là des chuchotements dans son dos, quelque grossier haussement d'épaules ou encore une porte qui claque quand passe le groupe des apôtres...

La mimique de Pierre est un vrai poème, mais les autres aussi sont un peu inquiets. Les fils d'Alphée ressemblent à deux condamnés. Ils avancent, tête basse, aux côtés de Jésus, mais en observant tout, et de temps à autre ils échangent des regards effrayés, pleins d'appréhension pour Jésus. Mais lui, comme si de rien n'était, répond aux salutations avec son amabilité coutumière et se penche pour caresser les enfants qui, dans leur simplicité, ne prennent pas parti pour celui-ci ou celui-là, et sont des amis indéfectibles de leur Jésus, toujours si affectueux avec eux.

(...)

**Les voilà sur le chemin de la maison, les voilà sur le seuil du jardin. Jésus marche en premier, Jude et Jacques le suivent.**

105.3 Jésus arrive sur le seuil de la cuisine. Marie, femme d'Alphée, se tient près du foyer, elle fait la cuisine, en larmes. Dans un coin, Simon et Joseph sont assis avec d'autres hommes, en cercle. Parmi ces derniers se trouve Alphée, fils de Sarah. Ils sont là, muets comme autant de statues. Est-ce là une coutume ? Je ne sais.

« Paix à cette maison et paix à l'âme qui l'a quittée. »

La veuve pousse un cri et, instinctivement, elle repousse Jésus pour s'interposer entre lui et les autres. Simon et Joseph se lèvent, sombres et interdits. Mais Jésus ne montre pas qu'il s'aperçoit de leur attitude hostile. Il s'avance vers les deux hommes (Simon a déjà cinquante ans et peut-être plus, à en juger par sa mine). Il leur tend les mains, dans un geste d'affectueuse invitation. Les deux hommes sont plus que jamais interdits, mais ils n'osent se comporter comme des malotrus. Alphée, fils de Sarah, tremble et souffre visiblement. Les autres hommes ont une attitude fermée, attendant ce qui va se passer.

« Simon, toi qui es désormais le chef de famille, pourquoi ne m'accueilles-tu pas ? **Je viens pleurer avec toi.** J'aurais tellement voulu être avec vous, à l'heure de la souffrance ! Ce n'est pas ma faute si j'étais au loin. Tu es juste, Simon, et tu dois le dire. »

L'homme reste sur la réserve.

« Et toi, Joseph, dont le nom m'est si cher, pourquoi n'accueilles-tu pas mon baiser ? Vous ne me permettez pas de pleurer avec vous ? La mort est un lien qui resserre les vraies affections. Or nous nous aimions. Pourquoi maintenant doit-il y avoir désunion ?

– C'est à cause de toi que notre père est mort torturé » répond durement Joseph. Et Simon :

« Tu aurais dû rester. Tu savais qu'il était mourant. Pourquoi n'es-tu pas resté ? Il désirait ta présence...

– Je n'aurais pas pu faire davantage pour lui que ce que j'avais déjà fait. Vous le savez bien... »

Simon, plus juste, reconnaît :

« C'est vrai. Je sais que tu es venu et qu'il t'a chassé. Mais c'était un homme malade et affligé.

– Je le sais et je l'ai dit à ta mère et à tes frères : “ Je n'éprouve aucune rancune, car je comprends son cœur. ” Mais au-dessus de tout, il y a Dieu. Et Dieu voulait cette souffrance pour tous. Pour moi, croyez-le, j'en ai souffert comme si on m'avait arraché un lambeau de chair vivante ; pour votre père, à qui cette peine a fait comprendre une grande vérité qui lui était restée cachée

pendant toute sa vie ; pour vous qui, par cette souffrance, avez la possibilité de faire un sacrifice plus salubre que l'immolation d'un jeune taureau ; enfin pour Jacques et Jude qui sont aujourd'hui des hommes aussi formés que toi, mon Simon, car ils l'ont bien payé par tant de souffrance. Elle les a moulus comme la pierre meulière. Elle les a rendus adultes et ils sont arrivés à l'âge parfait aux yeux de Dieu.

– Quelle vérité a vue notre père ? Une seule : que son sang, à sa dernière heure, lui a été hostile, réplique durement Joseph.

– Non, au-dessus du sang, il y a l'esprit. Il a compris la douleur d'Abraham, ce qui lui a permis d'obtenir l'aide d'Abraham, répond Jésus.

– Si cela pouvait être vrai ! Mais qui nous l'assure ?

– Moi, Simon. Et plus encore la mort de ton père. Ne m'a-t-il pas cherché ? C'est toi qui l'as dit.

– Je l'ai dit. C'est vrai. Il voulait Jésus, et il disait : " Qu'au moins mon âme ne meure pas. Lui, il peut le faire. Je l'ai repoussé et il ne viendra plus. Ah ! Mourir sans Jésus ! Quelle horreur ! Pourquoi l'ai-je chassé ? " Oui, il disait cela et il ajoutait : " Il m'a demandé tant de fois : ' Dois-je m'en aller ? ' et je l'ai renvoyé... Maintenant, il ne vient plus. " Il désirait ta présence, il la désirait vraiment. Ta Mère a envoyé quelqu'un te chercher, mais ils ne t'ont pas trouvé à Capharnaüm et il a beaucoup pleuré. En rassemblant ses dernières forces, il a pris la main de ta Mère et l'a voulue auprès de lui. Il ne parlait que difficilement, mais il disait : " La Mère, c'est un peu le Fils. Je tiens la main de la Mère pour avoir quelque chose de lui, car j'ai peur de la mort. " Mon pauvre père ! »

**105.4 Il se passe alors une scène bien orientale de cris et de gestes de douleur à laquelle tous prennent part, même Jacques et Jude qui ont osé entrer. Le plus paisible est Jésus, qui pleure seulement.**

**« Tu pleures ? Tu l'aimais, alors ? demande Simon.**

**– Oh, Simon, tu me demandes cela ? Si je l'avais pu, crois-tu que j'aurais permis sa douleur ? Mais si je suis avec le Père, je ne suis pas au-dessus du Père.**

– Tu guéris les mourants, mais, lui, tu ne l’as pas guéri, dit Joseph avec âpreté.

– Il ne croyait pas en moi.

– C’est vrai, Joseph, reconnaît son frère Simon.

– Il ne croyait pas et n’abandonnait pas sa rancune. Là où se trouvent incrédulité et haine, je ne peux rien. C’est pour cela que je vous dis : ne haïssez plus vos frères. Les voici. Que votre rancœur ne vienne pas aggraver leur détresse. Votre mère est plus déchirée par cette haine toujours vivante que par la mort qui prend fin d’elle-même. Pour votre père, il s’est éteint dans la paix, car le désir qu’il avait de moi lui a obtenu le pardon de Dieu. Je ne vous parle pas de moi et je ne vous demande rien pour moi. Je suis dans le monde, mais je n’appartiens pas au monde. Celui qui vit en moi me dédommage de tout ce que le monde me refuse. Je souffre dans mon humanité, mais j’élève mon âme au-delà de la terre et je jubile dans les réalités célestes. Mais eux !... Ne manquez pas à la loi de l’amour et du sang. Aimez-vous. Jacques et Jude n’ont pas commis d’offense envers leur sang. Mais, même si cela avait été le cas, pardonnez. Portez sur les choses un juste regard et vous verrez que ce sont eux qui ont été les plus accablés, puisque les nécessités qu’imposait à leur âme l’appel de Dieu étaient incomprises. Pourtant, il n’y a pas la moindre rancune en eux, seulement le désir d’être aimés. N’est-ce pas, mes cousins ? »

Jude et Jacques, que leur mère tient serrés contre elle, acquiescent à travers leurs larmes.

« Simon, tu es l’aîné, donne l’exemple...

– Moi... pour moi... Mais le monde... mais toi...

– Oh ! Le monde... Il oublie et change d’avis chaque matin... Et moi ! Viens. Donne-moi ton baiser de frère. Je t’aime. Tu le sais. Laisse tomber ces écailles qui te rendent dur et ne t’appartiennent pas, mais que t’imposent des étrangers moins justes que toi. Pour toi, juge toujours selon ton cœur, qui est droit. »

Avec encore quelque répugnance, Simon ouvre les bras. Jésus l’embrasse, puis l’amène à ses frères. Ils s’embrassent au milieu des pleurs et des lamentations.

« Maintenant, à toi, Joseph.

– Non. N’insiste pas. Moi, je me souviens de la douleur de notre père.

– En vérité, tu l’éternises par cette rancœur.

– Peu importe. Je suis fidèle. »

Jésus n’insiste pas.

105.5 Il se tourne vers Simon :

« La soirée avance, mais, si tu voulais... Notre cœur brûle de vénérer sa dépouille. Où est Alphée ? Où l’avez-vous mis ?

– Derrière la maison, au bout de l’oliveraie, contre le talus. C’est un tombeau digne.

– Je t’en prie, conduis-moi. Marie, prends courage. Ton époux se réjouit à la vue de tes fils sur ton sein. Restez. Moi, j’y vais avec Simon. Soyez en paix ! Soyez en paix ! Joseph, je te dis ce que je disais à ton père : “ Je n’éprouve aucune rancœur. Je t’aime. Quand tu voudras me voir, appelle-moi. Je viendrai pleurer avec toi. ” Adieu. »

Jésus sort avec Simon...

Les apôtres regardent furtivement avec curiosité, mais ils voient que les deux hommes s’entendent bien et s’en réjouissent.

« Venez vous aussi, dit Jésus. Ce sont mes disciples, Simon. Eux aussi désirent honorer ton père. Allons. »

Ils traversent l’oliveraie et tout se termine.

## EMV 137 – Les pharisiens chassent Jésus de la Belle-Eau

(...) 137.5 Les voilà dans la maison. Ils entrent en silence dans la cuisine et s'affairent autour du foyer. Jésus s'absorbe dans ses pensées.

Ils sont sur le point de prendre leur repas quand un groupe de personnes se présente à la porte.

« Les voilà » murmure Judas.

Jésus se lève immédiatement et va vers eux. Il est si imposant que le groupe recule un instant. Mais la salutation de Jésus les rassure :

« Que la paix soit avec vous. Que voulez-vous ? »

Alors ces lâches croient pouvoir tout oser et lui intiment avec arrogance cet ordre :

« Au nom de la Loi sainte, nous t'ordonnons de quitter ce lieu, car tu troubles les consciences, tu violes la Loi, tu corromps les villes paisibles de Judée. Ne crains-tu pas la punition du Ciel, toi qui singes le juste qui baptise au Jourdain, toi qui protèges les prostituées ? Sors de la terre sainte de Judée ! Que ton souffle n'arrive pas depuis ici jusqu'à l'intérieur de la cité sainte.

– Je ne fais rien de mal. J'enseigne comme rabbi, je guéris comme thaumaturge, je chasse les démons comme exorciste. Toutes ces catégories existent aussi en Judée. Et Dieu, qui les veut, les fait respecter et vénérer par vous. Je ne demande pas la vénération. Je vous demande seulement de me laisser faire du bien à ceux qui ont quelque infirmité dans leur chair, dans leur tête ou dans leur esprit. Pourquoi me le défendez-vous ?

– Tu es un possédé. Va-t'en.

– L'insulte n'est pas une réponse. Je vous ai demandé pourquoi vous me l'interdisez alors que vous le permettez aux autres.

– Parce que tu es un possédé. Tu chasses les démons et tu fais des miracles avec l'aide des démons.

– Et vos exorcistes, alors, avec l'aide de qui est-ce qu'ils les font ?

– Par leur vie sainte. Tu es un pécheur et tu te sers des prostituées pour augmenter ta puissance, car l'union avec elles accroît le pouvoir de la force démoniaque. Notre sainteté a purifié la région de ta complice. Mais nous ne permettons pas que tu restes ici pour attirer d'autres femmes.

– Mais est-ce que cette maison est à vous ? demande Pierre qui est venu près du Maître avec un air peu rassurant.

– Ce n'est pas notre maison. Mais toute la Judée et tout Israël sont aux mains saintes des purs d'Israël.

– Que vous prétendez être, vous ! » termine Judas, venu sur le seuil et qui conclut par un éclat de rire moqueur. Puis il demande :

« Et votre autre ami, où est-il ? Il en tremble encore ? Misérables, allez-vous en ! Et tout de suite ! Sinon, je vous ferai regretter de...

– Silence, Judas. Et toi, Pierre retourne à ta place.

137.6 Ecoutez, scribes et pharisiens. Pour votre bien, par pitié pour votre âme, je vous prie de ne pas combattre le Verbe de Dieu. Venez à moi. Je ne vous hais pas. Je comprends votre mentalité et je la regrette. Mais je veux vous amener à une mentalité nouvelle, sainte, capable de vous sanctifier et de vous donner le Ciel. Pensez-vous donc que je sois venu pour vous combattre ? Oh non ! Je suis venu vous sauver. C'est pour cela que je suis venu. Je vous prends sur mon cœur. Je vous demande amour et compréhension. Justement parce que vous êtes les plus sages en Israël, vous devez plus que tout autre comprendre la vérité. Soyez âme et non pas corps. Voulez-vous que je vous en supplie à genoux ? L'enjeu, votre âme, est tel que je me mettrais sous vos pieds pour la gagner au Ciel, avec la certitude que le Père ne regarderait pas comme une erreur mon humiliation. Parlez ! Dites-moi un seul mot, je l'attends !

– Malédiction ! Voilà ce que nous disons !

– D'accord. C'est dit. Partez. Moi aussi je vais partir. »

Jésus fait demi-tour, retourne à sa place, incline la tête sur la table, et pleure.

Barthélemy ferme la porte pour qu'aucun de ces cruels qui l'ont insulté et qui s'en vont en lançant des menaces et des blasphèmes contre le Christ ne voie ses larmes.

Un long silence se passe, puis Jacques, fils d'Alphée, caresse la tête de son Jésus et dit :

« Ne pleure pas. Nous t'aimons. Même à leur place. »

Jésus relève la tête et dit :

« Ce n'est pas pour moi que je pleure, mais pour eux, qui se tuent, sourds à toute invitation.

– Qu'allons-nous donc faire, Seigneur ? demande l'autre Jacques.

– Nous irons en Galilée. Demain matin nous partirons.

– Pas aujourd'hui, Seigneur ?

– Non. Je dois saluer ceux qui sont bons ici. Et vous viendrez avec moi. »

### **EMV 189 – Les pleurs de Jésus face aux larmes de la veuve de Naïm**

[Jésus va vers Naïm]

La distance qui sépare le groupe des apôtres des murs est maintenant très courte : deux cents mètres, tout au plus. La grand-route entre directement dans la ville par une porte qui est grande ouverte, car il fait plein jour. On peut donc apercevoir ce qui se trouve immédiatement au-delà des murs. C'est ainsi que Jésus, qui conversait avec ses apôtres et le nouveau converti, voit venir, dans un grand bruit de pleureuses et un semblable appareil oriental, un cortège funèbre.

« On va voir, Maître ? » disent certains apôtres. Plusieurs habitants d'Endor se sont déjà précipités pour regarder.

« Allons-y, condescend Jésus.

– Oh ! Ce doit être un enfant car tu vois combien de fleurs et de rubans il y a sur la litière ? dit Judas à Jean.

– Ou bien c'est une vierge, répond Jean.

– Non, c'est sûrement un jeune garçon à cause des couleurs qu'ils ont mises et puis, il n'y a pas de myrtes... » dit Barthélemy.

Le cortège funèbre sort des murs. Impossible d'entrevoir ce qu'il y a sur la litière que les porteurs tiennent bien haut sur leurs épaules. C'est seulement à la forme qu'il dessine que l'on devine le corps étendu dans ses bandelettes et couvert d'un drap, et on se rend compte que c'est un corps qui a déjà atteint son développement complet car il est aussi long que la litière.

A côté, une femme voilée, soutenue par des parents ou des amies, marche en pleurant. Ce sont les seules vraies larmes de cette comédie larmoyante. Quand un porteur rencontre une pierre, un trou, une bosse de la route, cela donne une secousse à la litière et la mère gémit : « Oh, non ! Faites doucement ! Il a tellement souffert, mon petit ! » et elle lève une main tremblante pour caresser le bord de la litière. Elle ne saurait faire plus et, dans cette impuissance, elle baise les voiles qui flottent et les rubans que le vent soulève parfois et qui viennent effleurer la forme immobile.

« C'est la mère » dit Pierre, tout ému ; une larme brille dans ses bons yeux vifs.

Mais il n'est pas le seul à avoir les larmes aux yeux devant ce déchirement : Simon le Zélote, André, Jean et jusqu'au toujours jovial Thomas ont dans les yeux la lueur d'une larme. Tous, tous sont profondément émus. Judas Iscariote murmure : « Si c'était moi ! Oh ! Ma pauvre mère... »

189.2 Jésus a un regard d'une douceur intolérable, tant elle est profonde. Il se dirige vers la litière.

La mère sanglote plus fort car le cortège tourne en direction du tombeau déjà ouvert. Voyant que Jésus va toucher la litière, elle l'écarte violemment. Qui sait ce qu'elle peut craindre dans son délire ? Elle hurle : « Il est à moi ! » et elle regarde Jésus avec des yeux hagards.

« Je le sais, mère. Il est à toi.

– C'est mon fils unique ! Pourquoi la mort pour lui, pour lui qui était bon et qui m'était si cher, qui faisait ma joie de veuve ? Pourquoi ? »

La foule des pleureuses fait retentir plus fort ses cris funèbres et rétribués pour faire écho à la mère qui continue :

« Pourquoi lui et pas moi ? Ce n'est pas juste que celle qui a engendré voie périr son fruit. Le fruit doit vivre, car sinon, sinon à quoi servent ces entrailles qui se déchirent pour mettre au monde un homme ? »

Elle se frappe le ventre, féroce et désespérée.

« Ne fais pas cela ! Ne pleure pas, mère. »

Jésus lui prend les mains dans une étreinte puissante et les retient de sa main gauche pendant qu'avec la droite il touche la litière en disant aux porteurs :

« Arrêtez-vous et posez-la à terre. »

Les porteurs obéissent et descendent le brancard qui reste soutenu par ses quatre pieds.

Jésus saisit le drap qui recouvre le mort et le rejette en arrière, découvrant la dépouille. La mère crie sa douleur en appelant le nom de son fils, je crois : « Daniel ! »

Jésus, qui tient toujours les mains de la mère dans la sienne, se redresse, imposant par l'éclat de son regard, avec son visage des miracles les plus puissants et, abaissant sa main droite, il ordonne de toute la puissance de sa voix :

« Jeune homme ! Je te le dis : lève- toi ! »

189.3 Le mort se lève, comme il est, avec ses bandelettes, pour s'asseoir sur la litière et, appelle : « Maman ! » il l'appelle avec la voix balbutiante et effrayée d'un enfant terrorisé.

« Il est à toi, femme. Je te le rends au nom de Dieu. Aide-le à se débarrasser du suaire. Et soyez heureux. »

Jésus est sur le point de se retirer.

Mais oui ! La foule le bloque à côté de la litière sur laquelle la mère s'est penchée et où elle s'embrouille au milieu des bandelettes pour faire le plus vite possible, pendant que les lamentations de l'enfant ne cessent d'implorer : « Maman ! Maman ! »

Le suaire est enlevé, les bandelettes déliées, la mère et le fils peuvent s'embrasser et ils le font sans tenir compte des baumes poisseux que la mère essuie ensuite du cher visage, des chères mains, avec les bandelettes elles-mêmes. Puis, n'ayant rien pour l'habiller, la mère retire son manteau et l'en revêt, et tout sert pour le caresser...

**189.4 Jésus la regarde... il regarde ce groupe affectueux serré contre les bords de la litière qui maintenant n'est plus funèbre et il pleure.**

**Judas voit ces larmes et demande :**

**« Pourquoi pleures-tu, Seigneur ? »**

**Jésus tourne vers lui son visage et lui répond :**

**« Je pense à ma Mère... »**

548.7 Allons vers Lazare. Où l'avez-vous mis ? »

Jésus n'interroge pas Marie et Marthe, que leurs sanglots étouffent, mais il s'adresse à tous les autres, surtout à ceux qui, sortis avec Marie de la maison, semblent les plus troublés. Ce sont peut-être des parents plus âgés, je ne sais pas. Et ceux-ci répondent à Jésus, visiblement affligé : « Viens et vois. » Ils prennent la direction du tombeau, à l'extrémité du verger, là où le sol a des ondulations et des veines de roche calcaire qui affleurent à la surface du sol.

Marthe, à côté de Jésus qui a forcé Marie à se lever et qui la conduit — car elle est aveuglée par ses larmes —, lui montre de la main l'endroit où se trouve Lazare et, quand ils s'en approchent, elle dit :

« C'est ici, Maître, que ton ami est enseveli. »

Et elle indique la pierre posée obliquement à l'entrée du tombeau.

Pour s'y rendre, Jésus, suivi de la foule, a dû passer devant Gamaliel. Mais ils ne se sont toujours pas salués. Gamaliel s'est ensuite uni aux autres, en s'arrêtant comme tous les pharisiens les plus rigides à quelques mètres du tombeau, alors que Jésus s'avance tout près avec les sœurs, Maximin et ceux qui sont peut-être des parents. **Jésus contemple l'énorme pierre qui sert de porte et forme un lourd obstacle entre lui et son ami défunt, et il pleure. Les sœurs redoublent de larmes, imitées par les intimes et les familiers.**

**548.8 « Enlevez cette pierre » s'écrie soudain Jésus, après s'être essuyé les yeux.**

(...) 548.17 Jésus regarde autour de lui. Il voit de la fumée et des flammes au fond du jardin, dans la direction du tombeau. Seul, debout au milieu d'un sentier, il dit :

« Le feu va faire disparaître la putréfaction... La putréfaction de la mort... Mais celle des cœurs... de ces cœurs-là, aucun feu ne la fera disparaître... Pas même le feu de l'enfer. Elle sera éternelle... Quelle horreur !... Plus que la mort... Plus que la corruption... Et... Mais qui te sauvera, ô Humanité, si tu aimes tant être corrompue ! Tu veux être corrompue. Et moi... Un seul mot m'a suffi pour arracher un homme au tombeau... Mais malgré un flot de paroles...

et de souffrances, je ne pourrai arracher au péché l'homme, les hommes, des millions d'hommes. »

Il s'assied et se couvre le visage de ses mains, l'air accablé...

Un serviteur qui passe le voit. Il se dirige vers la maison. Peu après, Marie en sort et va trouver Jésus, légère comme si elle ne touchait pas le sol. Elle s'approche, et lui dit doucement :

« Rabbouni, tu es épuisé... Viens, mon Seigneur. Tes apôtres, fatigués, sont allés dans l'autre maison, tous, sauf Simon le Zélote... Tu pleures, Maître ? Pourquoi ?... »

Elle s'agenouille aux pieds de Jésus... l'observe... Jésus la regarde sans répondre. Il se lève et se dirige vers la maison, suivi de Marie.

#### **EMV 584 – Explication des pleurs de Jésus devant le tombeau de Lazare**

548.27 J'ai pleuré devant la tombe de Lazare, et on a attribué bien des qualificatifs à ces larmes. Pourtant **sachez que les grâces s'obtiennent par la douleur mêlée à une foi assurée dans l'Eternel.** J'ai pleuré, moins à cause de la perte de mon ami et de l'affliction de ses sœurs, que parce que, comme un fond qui se soulève, trois idées ont affleuré à cette heure, plus vives que jamais, trois idées qui, comme trois clous, m'avaient toujours enfoncé leur pointe dans le cœur.

La constatation de la ruine que Satan avait apportée à l'homme en le poussant au mal. Ruine dont la condamnation humaine était la souffrance et la mort : la mort physique, emblème et image vivante de la mort spirituelle, à laquelle la faute conduit l'âme en la plongeant — elle, qui est une reine destinée à vivre dans le royaume de la Lumière — dans les ténèbres infernales.

La conviction que même ce miracle, qui advient pour ainsi dire comme le corollaire sublime de trois années d'évangélisation, n'allait pas convaincre le monde judaïque de la vérité que je lui avais apportée, et qu'aucun miracle n'allait faire, du monde à venir, un converti au Christ. Oh ! quelle douleur d'être près de mourir pour un si petit nombre !

La vision mentale de ma morte prochaine. J'étais Dieu, mais j'étais homme aussi. Et pour être Rédempteur, je devais sentir le poids de l'expiation, donc

aussi l'horreur de la mort, et d'une telle mort. J'étais un homme vivant, en bonne santé, qui se disait : " Bientôt, je serai mort, je serai dans un tombeau comme Lazare. Bientôt, l'agonie la plus atroce sera ma compagne. Il me faut mourir. " La bonté de Dieu vous épargne la connaissance de l'avenir, mais à moi, elle n'a pas été épargnée.

Ah ! croyez-le bien, vous qui vous plaignez de votre sort : aucun n'a été plus triste que le mien, car j'ai eu la constante prescience de tout ce qui devait m'arriver, jointe à la pauvreté, aux privations, aux acrimonies qui m'ont accompagné de ma naissance à ma mort. Ne vous plaignez donc pas, et espérez en moi. Je vous donne ma paix. »

[Jésus s'isole dans une caverne pour prier]

Jésus est satisfait de son exploration. Il revient sur ses pas dans la vaste caverne et cherche un endroit bien abrité où il entasse des feuilles mortes poussées dans l'ancre par les vents. Une bien misérable couchette, cette épaisseur de feuilles sèches mise entre son corps et le sol nu et glacé... Il s'y laisse tomber et reste immobile, étendu, les mains sous la tête, les yeux fixés sur la voûte rocheuse, pensif, je pourrais même dire abasourdi, comme quelqu'un qui a supporté une souffrance ou un effort supérieur à ses forces.

317.3 Puis, lentement, des larmes, sans sanglots, commencent à couler de ses yeux sur les deux côtés du visage, en se perdant dans les cheveux près des oreilles et en finissant certainement dans son pauvre matelas...

Il pleure ainsi, longuement, sans parler ni bouger... Puis il s'assied, la tête entre les genoux qu'il soulève et entoure de ses mains entrelacées, et il appelle de toute son âme sa Mère au loin :

« Maman ! Maman ! Maman ! Mon éternelle douceur ! O Maman ! O Maman ! Comme je voudrais t'avoir auprès de moi ! Pourquoi ne t'ai-je pas toujours, toi le seul réconfort de Dieu ? »

Seule la cavité de la grotte répond par un murmure d'écho imparfait à ses paroles, à ses sanglots ; elle semble sangloter elle aussi dans tous ses recoins, ses roches et dans les rares petites stalactites qui pendent dans un coin, celui sans doute qui est le plus exposé au travail des eaux intérieures.

Les pleurs de Jésus continuent, bien que plus calmes, comme si le simple fait d'avoir appelé sa Mère l'avait réconforté, et lentement, ils se sont changés en monologue.

« Ils sont partis... Et pourquoi ? Pour qui ? Pourquoi ai-je dû leur causer cette souffrance ? Et pourquoi me la faire subir, puisque le monde déjà en remplit ma journée ? ... Judas ! »...

Qui sait où s'envole la pensée de Jésus, qui relève la tête de ses genoux et regarde devant lui, les yeux dilatés et le visage tendu d'un homme absorbé par les spectacles spirituels de l'avenir ou par de grandes méditations. Il ne pleure

plus, mais il souffre visiblement. Puis il semble répondre à un interlocuteur invisible et, pour ce faire, il se met debout.

« Je suis homme, Père. Je suis l'Homme. La vertu d'amitié, blessée et déchirée en moi, se tord et se lamente douloureusement...

Je sais que je dois tout souffrir. Je le sais. Comme Dieu, je le sais, et comme Dieu je le veux, pour le bien du monde. Comme homme aussi je le sais, car mon esprit divin le communique à mon humanité. Et comme homme aussi, je le veux, pour le bien du monde. Mais quelle douleur, ô mon Père ! Cette heure est bien plus pénible que celle que j'ai vécue avec ton Esprit et le mien au désert... Et elle est bien plus forte, la tentation présente de ne pas aimer et de ne pas supporter à mes côtés cet être visqueux et sournois qui a pour nom Judas, la cause de la grande douleur qui m'abreuve jusqu'à saturation, et torture les âmes auxquelles j'avais donné la paix.

317.4 Père, je le sens. Tu deviens plus rigoureux envers ton Fils au fur et à mesure que j'approche du terme de mon expiation en faveur du genre humain. De plus en plus, ta douceur s'éloigne de moi, et ton visage paraît sévère à mon esprit, qui se trouve toujours plus repoussé dans les profondeurs, là où l'humanité, frappée par ton châtement, gémit depuis des millénaires.

Il m'était doux de souffrir : le chemin, au commencement de mon existence, était doux, doux aussi quand, de fils du menuisier, je devins le Maître du monde en m'arrachant à une Mère pour te donner, Père, à l'homme déchu. La lutte contre l'Ennemi dans la tentation du désert m'était encore douce en comparaison de maintenant. Je l'ai affrontée avec la hardiesse d'un héros aux forces intactes... O mon Père !... Maintenant, mes forces sont alourdies par l'absence d'amour et par la connaissance de trop de personnes et de trop d'infamies...

Satan, je le savais, allait partir, et il est effectivement parti une fois la tentation finie, puis les anges vinrent pour consoler ton Fils d'être homme, soumis à la tentation du Démon. Mais maintenant, elle ne cessera pas, une fois passée l'heure où l'Ami a souffert pour ses amis envoyés au loin, et pour l'ami parjure qui lui nuit de près et de loin. Elle ne cessera pas. Tes anges ne viendront pas me consoler de cette heure et après cette heure. En revanche, le monde viendra, avec toute sa haine, ses moqueries, son incompréhension. Et le parjure, le traître, le vendu à Satan viendra, et il sera toujours plus près, plus sournois et plus visqueux. Père !... »

Ce cri est vraiment déchirant, c'est un cri d'épouvante, un appel, et l'agitation de Jésus me rappelle l'heure de Gethsémani.

« Père ! Je le sais, je le vois... Pendant que, moi ici, je souffre et vais souffrir, et que je t'offre ma souffrance pour sa conversion, et pour ceux qui ont été arrachés à mes bras et qui sont en train de marcher, le cœur transpercé, vers leur destin, lui, il se vend pour devenir plus grand que moi, le Fils de l'homme !

C'est moi, n'est-ce pas, le Fils de l'homme ? Oui. Mais je ne suis pas seul à l'être. L'humanité, l'Eve prolifique a engendré ses fils, et si je suis l'Abel, l'Innocent, Caïn ne fait pas défaut dans la descendance de l'humanité. Et si je suis le Premier-Né, parce que je suis tel qu'auraient dû être les fils de l'homme, sans tache à tes yeux, lui, qui a été engendré dans le péché, est le premier de ce qu'ils sont devenus après avoir mordu le fruit empoisonné. Et maintenant, non content d'avoir en lui les ferments répugnants et les blasphèmes du mensonge, la malveillance, la cruauté, le désir cupide de l'argent, l'orgueil et la luxure, il devient démoniaque, lui, cet homme qui pouvait devenir ange, pour être l'homme qui devient démon... " Et Lucifer voulut être semblable à Dieu, et pour cela il fut chassé du Paradis et, changé en démon, il habita l'enfer. "

317.5 Mais, Père ! O mon Père ! Je l'aime... je l'aime encore. C'est un homme... C'est un de ceux pour lesquels je t'ai quitté... Au nom de mon humiliation, sauve-le... Permits-moi de le racheter, Seigneur très-haut ! Cette pénitence est plus pour lui que pour les autres ! Oh ! Je sais l'incohérence de ce que je demande, moi qui sais tout ce qu'il est !... Mais, mon Père, pour un instant, ne vois pas en moi ton Verbe. Contemple seulement mon humanité de Juste... et permets que, pour un instant, je puisse être seulement " l'Homme " dans ta grâce, l'Homme qui ne connaît pas l'avenir, qui peut s'illusionner... l'Homme qui, ne sachant pas l'inéluctable destin, peut prier avec une espérance absolue pour t'arracher le miracle. Un miracle ! Un miracle pour Jésus de Nazareth, pour Jésus, fils de Marie de Nazareth, notre éternelle Aimée ! Un miracle qui viole ce qui est marqué et l'annule ! Le salut de Judas ! Il a vécu à mes côtés. Il a bu mes paroles, il a partagé ma nourriture, il a dormi sur ma poitrine... Pas lui, que ce ne soit pas lui mon satan !...

Je ne te demande pas de n'être pas trahi... Cela doit être et cela sera... pour que, par ma souffrance de trahi, tous les mensonges soient effacés, par ma douleur de vendu, toutes les avarices soient expiées, par mon déchirement de blasphémé tous les blasphèmes soient réparés, par ma souffrance de n'être pas cru la foi soit donnée à ceux qui sont et seront sans foi, et par ma torture

toutes les fautes de la chair soient purifiées... Mais, je t'en prie : pas lui, pas lui, Judas, mon ami, mon apôtre !

Je voudrais que personne ne trahisse... Personne... Pas même le plus éloigné dans les glaces hyperboréennes ou les feux de la zone torride... Je voudrais que le sacrificateur soit toi seul... comme tu l'as été d'autres fois en brûlant par tes feux les holocaustes... Mais puisque je dois mourir de la main de l'homme – et plus qu'un vrai bourreau, le bourreau sera l'ami traître, l'homme pourri qui portera en lui la puanteur de Satan et déjà l'aspire en lui pour être semblable à moi en puissance... c'est ce qu'il pense dans son orgueil et dans sa convoitise –, puisque c'est par la main de l'homme que je dois mourir, Père, accorde-moi que le Traître ne soit pas celui que j'ai appelé ami et aimé comme tel.

Multiplie mes tortures, Père, mais donne-moi l'âme de Judas... Je mets cette prière sur l'autel de ma Personne victime... Père, accueille-la !...

317.6 Le Ciel est fermé et muet !... C'est donc cela, l'horreur que j'aurai avec moi jusqu'à la mort ?

Le Ciel est muet et fermé !... Ce sera donc cela, le silence et la prison dans laquelle expirera mon esprit ?

Le Ciel est fermé et muet !... Ce sera donc cela, la suprême torture du Martyr ?

Père, que ta Volonté soit faite et non la mienne... Mais, à cause de mes peines – ah ! Cela au moins ! –, à cause de mes peines, donne paix et illusion à l'autre martyr de Judas, à Jean d'En-Dor, mon Père... Il est réellement meilleur que beaucoup. Il a parcouru un chemin que peu connaissent et connaîtront. Pour lui, toute la Rédemption est déjà accomplie. Donne-lui donc ta paix pleine et complète, pour que je l'aie dans ma gloire quand, pour moi aussi, tout sera accompli pour t'honorer et t'obéir... Mon Père !... »

Tout doucement, Jésus a glissé à genoux et maintenant il pleure, le visage contre terre, et il prie pendant que la lumière de cette brève journée d'hiver meurt avant l'heure dans la caverne obscure, et le fracas du torrent semble prendre plus de force à mesure que l'ombre envahit la vallée...

Le Christ discute avec des pharisiens.

« J'arrivais d'En-Dor tout à fait par hasard, car j'avais voulu faire plaisir à Judas comme je l'avais fait pour Jean. Je ne savais même pas que je devrais passer par Naïm quand j'ai commencé mon voyage pour le pèlerinage pascal, répond Jésus.

– Ah ! Tu n'étais pas allé exprès à En-Dor ? demande un scribe avec étonnement.

– Non. A ce moment-là, je n'avais pas la moindre intention de m'y rendre.

– Dans ce cas, pourquoi y es-tu allé ?

– Je l'ai dit : parce que Judas le désirait.

– Et pourquoi ce caprice ?

– Pour voir la grotte de la magicienne.

– Peut-être lui en avais-tu parlé...

– Jamais ! Je n'avais pas de raison de le faire.

– Je veux dire... peut-être as-tu expliqué par cet épisode d'autres sortilèges, pour initier tes disciples à...

– A quoi ? Pour initier à la sainteté, il n'est guère besoin de pèlerinages. Une cellule ou une lande déserte, un pic sur la montagne ou une maison solitaire conviennent aussi bien. Il suffit que celui qui enseigne fasse preuve d'austérité et de sainteté et que celui qui écoute ait la volonté de se sanctifier. Voilà ce que j'enseigne, et rien d'autre.

– Mais les miracles qu'ils font eux, les disciples, que sont-ils, sinon des prodiges et...

– Et la volonté de Dieu. Cela seulement. Et plus ils deviendront saints, plus ils en accompliront. Par l'oraison, le sacrifice et l'obéissance à Dieu. Pas autrement.

– En es-tu sûr ? » demande un scribe qui, le menton dans la main, regarde Jésus par-dessous.

Son ton est discrètement ironique et même compatissant.

« Moi, je leur ai donné ces armes et cette doctrine. Si, par la suite, il se trouve l'un d'eux – et ils sont nombreux – qui s'abaisse à d'indignes pratiques, par orgueil ou autre vice, ce n'est pas de moi que sera venu le conseil. Je peux prier pour essayer de racheter le coupable. Je peux m'imposer de dures pénitences expiatoires pour obtenir de Dieu qu'il l'aide particulièrement par les lumières de sa sagesse à reconnaître son erreur. **Je peux me jeter à ses pieds pour le supplier, de tout mon amour de Frère, de Maître, d'Ami, de renoncer à la faute. Et je ne penserais pas m'avilir en le faisant, car le prix d'une âme est tel qu'il vaut la peine de subir n'importe quelle humiliation pour obtenir cette âme. Mais je ne peux faire davantage. Et si malgré cela, la faute continue, mes yeux et mon cœur de Maître et d'Ami trahi et incompris répandront pleurs et sang. »**

Quelle douceur et quelle tristesse dans la voix et dans l'attitude de Jésus !

Scribes et pharisiens se regardent. C'est tout un jeu de clins d'œil. Mais ils ne disent rien d'autre sur ce sujet.

<b>EMV 338 – Judas perd le pouvoir de faire des miracles. La douleur de Jésus face à la résistance de Judas</b>
---

338.8 Nous voici au village, allez tous de l'avant chercher un logement. Toi, Judas, reste avec moi. »

Ils restent seuls et, dans la pénombre du soir, ils avancent l'un à côté de l'autre dans le plus grand silence.

Enfin Jésus dit, comme s'il se parlait à lui-même :

« Et pourtant, même si on est tombé dans la disgrâce de Dieu pour avoir contrevenu à sa Loi, on peut toujours redevenir ce qu'on était, en renonçant au péché... »

Judas ne répond rien.

Jésus reprend :

« Et si on a compris qu'on ne peut obtenir de Dieu le pouvoir, parce que Dieu n'est pas là où se trouve Satan, on peut facilement y remédier en préférant ce que Dieu accorde à ce que veut notre orgueil. »

Judas se tait.

Ils atteignent déjà la première maison du village. Jésus, comme s'il se parlait toujours à lui-même, ajoute :

« Et penser que j'ai souffert une dure pénitence pour qu'il se repente et revienne à son Père... »

Judas sursaute, lève la tête, le regarde... mais ne dit mot.

Jésus aussi le regarde... puis il demande:

« Judas, à qui est-ce que je parle ?

– A moi, Maître. C'est à cause de toi que je n'ai plus de pouvoir : tu me l'as retiré pour en donner davantage à Jean, à Simon, à Jacques, à tous excepté à moi. Tu ne m'aimes pas, voilà ! Et je finirai par ne pas t'aimer et par maudire l'heure où je t'ai aimé, en me déconsidérant aux yeux du monde pour un roi qui ne sait pas combattre, qui se laisse dominer même par la plèbe. Ce n'est pas ce que j'attendais de toi !

– Ni moi non plus de toi. Mais je ne t'ai jamais trompé, moi. Et je ne t'ai jamais contraint. Pourquoi donc restes-tu à mes côtés ?

– Parce que je t'aime. Je ne peux plus me séparer de toi. Tu m'attires et tu me déçois. Je te désire comme l'air pour respirer et... tu me fais peur. Ah ! Je suis maudit ! Je suis damné ! Pourquoi ne chasses-tu pas le démon, toi qui le peux ? »

Le visage de Judas est livide et bouleversé, fou, apeuré, haineux... Il annonce déjà, bien que faiblement, le masque satanique de Judas du vendredi saint.

Et le visage de Jésus annonce celui du Nazaréen flagellé qui, assis dans la cour du Prétoire sur un baquet renversé, regarde ceux qui se moquent de lui

avec toute sa pitié pleine d'amour. Il parle, et on dirait qu'il y a déjà un sanglot dans sa voix :

« Pourquoi n'y a-t-il aucun repentir en toi, mais seulement de la haine contre Dieu, comme si c'était lui le coupable de ton péché ? »

Judas grommelle entre ses dents une vilaine imprécation...

## EMV 530 – Jésus attend Judas après une autre nuit de péché de son apôtre.

[Jésus entend Judas rentrer et l'enjoint à utiliser l'allume-feu. Judas, avec affront, dit :]

« Maintenant, j'allume le feu... Tu es pâle comme un mort. Tu n'as pas dormi ! Tout ça à cause de ce vieux [chez qui le groupe apostolique réside]. Tu es trop bon.

– C'est vrai : je suis trop bon... Envers tout le monde, même envers ceux qui ne le méritent pas. Mais le vieillard le mérite. C'est un homme honnête, un cœur fidèle. Toutefois, ce n'est pas pour lui que j'ai veillé, mais pour un autre. C'est vrai. L'amadou et l'allume-feu étaient humides, mais ce n'était pas à cause d'une tasse renversée ou de quelque liquide répandu accidentellement, mais à cause de mes larmes qui sont tombées dessus. C'est vrai. Il fait beau, mais froid, et le vent a essuyé les routes ; mais vers l'aube, la rosée est tombée. Touche mon manteau, il en est humide... Et puis l'aube est venue montrer le temps serein, la lumière est venue me montrer une place vide, et le soleil de l'aurore est venu faire briller la rosée sur les feuilles et les larmes sur les cils. C'est vrai, il y aura aujourd'hui beaucoup de malades, mais ce n'étaient pas eux que j'attendais. Je t'attendais, toi. Car c'est pour toi que j'ai veillé toute la nuit. C'est pour toi que, ne pouvant rester enfermé ici à t'attendre, je suis monté sur la terrasse pour jeter au vent mon appel, montrer aux étoiles ma douleur, à l'aurore mes larmes. Ce n'est pas le vieillard malade, mais le jeune dévoyé, le disciple qui fuit le Maître, l'apôtre de Dieu qui préfère l'égout au Ciel et le mensonge à la vérité, qui m'a tenu debout toute la nuit pour t'attendre. Et quand j'ai entendu tes pas, je suis descendu ici... pour t'attendre encore. Non plus ta personne qui, maintenant, m'était proche et se déplaçait comme un voleur dans la cuisine obscure, mais ton sentiment... J'ai attendu une parole... Et tu n'as pas su la dire quand tu m'as senti debout contre toi. Celui auquel tu es en train de vendre ton âme ne t'a donc pas averti que je savais ? Mais non ! Il ne pouvait t'avertir ni te suggérer la seule parole que tu pouvais, que tu devais dire, si tu avais été un juste. Et il t'a suggéré des mensonges que je ne demandais pas, inutiles, offensants plus encore que ta fugue nocturne. Il te les a suggérés en ricanant, content de t'avoir fait descendre une marche de plus et de m'avoir causé une autre peine. C'est vrai. Il viendra beaucoup de malades, mais le plus grand malade ne viendra pas à son Médecin. Et le Médecin lui-même est malade de douleur pour ce malade qui ne veut pas guérir. C'est vrai. Tout est vrai, même que j'ai murmuré un mot que tu n'as pas compris. Après ce que je t'ai dit, tu le devines ? »

Jésus a parlé à voix basse, mais sur un ton si tranchant, si douloureux et en même temps si sévère que Judas qui, aux premiers mots, était souriant, bien droit, effronté, tout près de Jésus, s'est peu à peu éloigné et ratatiné comme si chaque mot lui assénait un coup, alors que Jésus s'est toujours plus redressé, vraiment Juge et vraiment tragique dans son attitude douloureuse.

Judas, bloqué maintenant entre une huche et le coin du mur, murmure :

« Mais... Je ne sais pas...

– Non ? Eh bien, je te le redis, car je ne crains pas de dire ce qui est vrai. menteur ! Voilà ce que je t'ai dit. Et si l'on supporte encore les mensonges d'un enfant parce qu'il en ignore la portée et qu'on lui apprend à ne plus en dire, chez un homme, on ne le supporte pas, et chez un apôtre, disciple de la Vérité même, il provoque le dégoût. Un dégoût total. **Voilà pourquoi je t'ai attendu toute la nuit et pourquoi j'ai pleuré en mouillant la table là où se trouvait l'allume-feu. Ensuite, j'ai pleuré en veillant et en t'appelant de toute mon âme à la lumière des étoiles, voilà pourquoi je suis trempé par la rosée comme l'amant des Cantiques. Mais c'est en vain qu'elle couvre ma tête et que les gouttes de la nuit mouillent les boucles de mes cheveux ; c'est inutilement que je frappe à la porte de ton âme et que je lui dis : " Ouvre-moi, car je t'aime, bien que tu ne sois pas immaculée. " C'est même justement parce qu'elle est tachée que je veux entrer en elle et la purifier. C'est justement parce qu'elle est malade que je veux entrer pour la guérir. Fais attention, Judas ! Prends garde que l'Époux ne s'éloigne, et pour toujours, et que tu ne puisses plus le trouver... 530.5 Judas, tu ne dis rien ?...**

– Il est trop tard pour parler, désormais ! Tu l'as dit : je te dégoûte. Chasse-moi...

– Non. Les lépreux eux aussi me dégoûtent, mais j'ai pitié d'eux et, s'ils m'appellent, j'accours et je les purifie. Ne veux-tu pas être purifié ?

– Il est trop tard... c'est inutile. Je ne sais pas être saint. Chasse-moi, te dis-je.

– Je ne suis pas l'un de tes amis pharisiens qui déclarent impurs une infinité de choses et les fuient ou les chassent durement alors qu'ils pourraient les purifier par la charité. Je suis le Sauveur et je ne chasse personne... »

Un long silence s'établit. Judas reste dans son coin. Jésus appuie son dos à la table et, l'air fatigué, souffrant, il semble se soutenir grâce à elle... Judas lève la tête. Hésitant, il le regarde et murmure :

« Et si je te quittais, que ferais-tu ?

– Rien. Je respecterais ta volonté, en priant pour toi. Pourtant à mon tour, je t'affirme que même si tu me quittes, il est désormais trop tard.

– Trop tard pour quoi, Maître ?

– Pour quoi ? Tu le sais comme moi... Allume le feu, maintenant. On marche, au-dessus. Etouffons le scandale ici, entre nous. Pour tous, nous aurons eu un court sommeil... et nous aurons été réunis par un désir de chaleur... Mon Père !... »

Et pendant que Judas approche la flamme des branches déjà mises sur le foyer et souffle pour allumer des copeaux, Jésus lève les mains au-dessus de sa tête et s'en presse les yeux...

**EMV 567 – Jésus surprend Judas à voler. Discours du Maître qui pleure face à l'état de son apôtre**

567.25 Judas !... Tu ne me dis rien ? Tu n'as pas un mot pour ton Maître ? Tu n'a pas une prière à me faire ? Je n'exige pas que tu me demandes pardon. Je t'ai pardonné trop de fois sans résultat. Je sais que cette parole n'est qu'un son sur tes lèvres. Ce n'est pas le mouvement d'une âme contrite. Je voudrais un élan de ton cœur. Es-tu mort au point de n'avoir plus le moindre désir ? Parle ! As-tu peur de moi ? Oh ! si tu me craignais ! Au moins cela ! Mais tu ne me crains pas. Si tu me craignais, je te répéteraies ce que je t'ai dit ce jour lointain où nous parlions de tentations et de péchés : " Je t'assure que, même après le Crime des crimes, si le coupable courait se jeter aux pieds de Dieu, avec un vrai repentir, et s'il le suppliait en pleurant de lui pardonner en s'offrant pour expier avec confiance, sans désespoir, Dieu lui pardonnerait, et par l'expiation le coupable sauverait encore son âme. " Judas ! Si tu ne me crains pas, moi, je t'aime encore. A mon amour infini, n'as-tu rien à demander, en cette heure ?

– Non. Ou du moins une seule chose : que tu imposes à Jean de ne pas parler. Comment veux-tu que je puisse réparer si je suis l'opprobre parmi vous ? »

Et c'est avec hauteur qu'il s'exprime. Jésus lui répond :

« C'est tout ce que tu me dis ? Jean ne parlera pas. Mais toi, au moins, — c'est moi qui te le demande — agis en sorte que rien ne transparaisse de ta ruine. 567.26 Ramasse ces pièces et remets-les dans la bourse de Jeanne... Je m'arrangerai pour fermer le coffre... avec le fer dont tu t'es servi pour l'ouvrir... »

Et tandis que, de mauvaise grâce, Judas ramasse les pièces de monnaie qui ont roulé de tous côtés, Jésus s'appuie comme s'il était las sur le coffre ouvert. La lumière baisse dans la pièce, mais pas assez pour qu'on ne puisse voir qu'il pleure sans bruit, en regardant l'apôtre penché sur les pièces dispersées.

Judas a fini. Il va au coffre, prend la grosse et lourde bourse de Jeanne, y met les pièces, la ferme, et dit :

« Voilà ! »

Puis il s'écarte.

Jésus étend le bras pour saisir le crochet rudimentaire fabriqué par Judas et, d'une main qui tremble, il fait agir le déclic et ferme le coffre fort. Puis, appuyant le fer contre son genou, il le plie en V, finit de le déformer en se servant de son pied pour le rendre inutilisable et le ramasse pour le cacher sur lui. Pendant ce temps, des larmes tombent sur son vêtement de lin.

Judas a finalement un mouvement de regret. Il se couvre le visage des mains et il éclate en sanglots :

« Maudit que je suis ! C'est moi, l'opprobre de la terre !

– Tu es le malheureux éternel ! Et dire que, si tu le voulais, tu pourrais encore être heureux !

– Jure-moi, jure-moi que personne n'en saura rien... et moi, je te jure que je me rachèterai, crie Judas.

– Ne prétends pas : “ et moi, je me rachèterai. ” Cela t'est impossible. Moi seul puis te racheter. Celui qui parlait par ta bouche tout à l'heure ne peut être vaincu que par moi. Dis-moi la parole de l'humilité : “ Seigneur, sauve-moi ! ” et je te délivrerai de celui qui te domine. Ne comprends-tu pas que j'attends ces mots plus que le baiser de ma Mère ? »

Judas pleure sans fin, mais il ne prononce pas cette parole.

« Va-t'en ! Sors d'ici, monte sur la terrasse. Va où tu veux, mais ne fais pas d'esclandre. Va ! Va ! Personne ne te découvrira, j'y veillerai. A partir de demain, tu garderas l'argent. Tout est inutile désormais. »

Judas sort sans répliquer. Jésus, resté seul, s'abandonne sur un siège près de la table et, la tête appuyée sur ses bras croisés sur la table, il verse des pleurs angoissés.

567.27 Quelques minutes plus tard, Jean entre doucement et reste un moment sur le seuil. Il est pâle comme un mort. Puis il court vers Jésus et se serre contre lui en suppliant :

« Ne pleure pas, Maître ! Ne pleure pas ! Je t'aime aussi pour ce malheureux... »

Il le relève, l'embrasse, boit les pleurs de son Dieu et pleure à son tour.

Jésus lui rend son baiser, et les deux têtes blondes, l'une près de l'autre, échangent larmes et caresses. Mais Jésus se domine bientôt, et il dit :

« Jean, par amour pour moi, oublie tout cela. Je le veux.

– Oui, mon Seigneur. J'essaierai de le faire. Mais toi, ne souffre plus... Ah ! Quelle douleur ! Et il m'a fait pécher, mon Seigneur. J'ai menti. J'ai dû mentir, car les femmes disciples sont revenues. Non, d'abord la famille de la femme. Ils voulaient te voir pour te bénir. Un garçon est né sans inconvénients. J'ai prétendu que tu étais retourné sur la montagne... Puis les femmes sont arrivées, et j'ai recommencé à mentir en disant que tu étais sorti et que tu étais peut-être à la maison où est né le garçon... Je n'ai rien trouvé d'autre à dire. J'étais tellement abasourdi ! Ta Mère a vu que j'avais pleuré, et elle m'a demandé : “ Qu'as-tu, Jean ? ” Elle était agitée... Elle paraissait savoir. Et j'ai menti pour la troisième fois en disant : “ Je suis ému par cette femme... ” Vois à quoi peut conduire le voisinage d'un pécheur ! Au mensonge... Absous-moi, mon Jésus.

– Sois en paix. Efface tout souvenir de cette heure. Rien n'est arrivé... C'était un rêve...

– Mais ta douleur ! Oh ! comme tu es changé, Maître ! Dis-moi seulement ceci : Judas s'est-il au moins repenti ?

– Qui peut comprendre Judas, mon fils ?

– Aucun de nous. Mais toi, si. »

Jésus ne répond que par de nouvelles larmes silencieuses sur son visage fatigué.

« Ah ! il ne s'est pas repenti !... »

Jean est horrifié.

« Où est-il maintenant ? L'as-tu vu ?

– Oui. Il s'est montré à la terrasse, il a regardé s'il y avait quelqu'un, et n'ayant vu que moi, qui étais assis sous le figuier tout abattu, il est descendu en courant et il est sorti par le portillon du jardin. Je suis alors venu...

– Tu as bien fait. Remettons en place les sièges dérangés et prends l'amphore, afin qu'il ne reste pas de traces...

– Il a lutté avec toi ?

– Non, Jean. Non.

567.28 – Tu es trop troublé, Maître, pour rester ici. Ta Mère comprendrait... et elle en éprouverait du chagrin.

– C'est vrai. Sortons... Tu donneras la clé à la voisine. Je te précède sur les rives du torrent, vers le mont... »

Jésus sort et Jean reste pour tout remettre en ordre. Puis il sort à son tour. Il remête la clé à une femme qui habite à côté, et il s'enfuit en courant parmi les buissons de la rive pour qu'on ne le voie pas.

A une centaine de mètres de la maison, Jésus est assis sur un rocher. Il se tourne au bruit des pas de l'apôtre. Son visage blanchit dans la lumière du soir. Jean s'est assis par terre, tout contre lui, et il pose la tête sur les genoux de Jésus, en levant le visage pour le regarder. Il voit qu'il y a encore des larmes sur les joues de Jésus.

« Oh ! ne souffre plus ! Ne souffre plus, Maître ! Je ne peux pas te voir souffrir !

– Pourrais-je donc ne pas souffrir ? C'est ma plus grande douleur ! Souviens-toi de cela, Jean : ce sera éternellement ma plus grande douleur ! Tu ne peux encore tout comprendre... Ma plus grande douleur... »

Jésus est accablé, mais Jean le tient serré, en l'embrassant à la taille, angoissé de ne pouvoir le consoler.

Jésus lève la tête, ouvre ses yeux qu'il gardait clos pour retenir ses larmes, et dit :

« Rappelle-toi que nous sommes trois à savoir : le coupable, toi et moi. Et personne d'autre ne doit savoir.

– Personne ne l'apprendra de ma bouche. Mais comment a-t-il pu ? Tant qu'il prenait de l'argent à la bourse commune... Mais à cela !... J'ai cru être fou quand je l'ai vu... Quelle horreur !

– Je t'ai dit d'oublier...

– Je m'y efforce, Maître. Mais c'est trop horrible...

– C'est horrible, oui. Oh ! Jean, Jean ! »

Et Jésus, embrassant son Préféré, penche la tête sur son épaule et pleure toute sa douleur. Les ombres, qui descendent rapidement dans ce bosquet, font disparaître dans leurs ténèbres les deux hommes enlacés.

### **EMV 590 – Le jour des Rameaux. Jésus pleure sur Jérusalem**

Assis à l'ombre d'un bosquet, Jésus et ses disciples se reposent du chemin parcouru. Puis Jésus se lève, quitte l'endroit boisé où ils étaient et grimpe au sommet du coteau.

Sa haute stature se détache nettement dans l'espace vide qui l'entoure. Il paraît encore plus grand ainsi, debout et seul. Il tient les mains serrées sur sa poitrine, sur son manteau bleu. Son regard est très sérieux.

Les apôtres l'observent, mais ils le laissent faire sans bouger ni parler. Ils doivent penser qu'il s'est éloigné pour prier.

Mais Jésus ne prie pas. Après avoir longuement contemplé la ville, tous ses quartiers, toutes ses dénivélations, toutes ses particularités, en s'attardant parfois sur tel ou tel point, ou inversement en insistant moins, Jésus se met à pleurer, sans bruit ni sanglots.

Les larmes gonflent ses yeux, puis coulent et roulent sur ses joues avant de tomber par terre... ce sont des larmes silencieuses, extrêmement tristes, comme celles de quelqu'un qui sait qu'il doit pleurer, seul, sans nul espoir de réconfort ou de compréhension de qui que ce soit, et cela à cause d'une douleur qui ne peut être évitée et qui doit absolument être subie.

590.5 De par sa position, le frère de Jean est le premier à s'en rendre compte, et il prévient les autres, qui se regardent avec étonnement.

« Aucun de nous n'a mal agi, remarque l'un d'eux.

– La foule elle-même ne nous a pas insultés. Personne ne s'est montré hostile.

– Alors pourquoi pleure-t-il ? » s'interroge le plus âgé.

Pierre et Jean se lèvent d'un même mouvement et s'approchent du Maître. Ils pensent que l'unique chose à faire, c'est de lui montrer qu'ils l'aiment et de lui demander ce qu'il a.

« Maître, tu pleures ? » demande Jean en posant sa tête blonde sur l'épaule de Jésus, qui le dépasse de la tête et du cou.

Pierre lui glisse une main autour de la taille, comme pour l'attirer à lui, et lui dit :

« Quelque chose te fait souffrir, Jésus ? Confie-le-nous, à nous qui t'aimons. »

Jésus appuie sa joue sur la tête blonde de Jean et, desserrant les bras, il passe à son tour son bras autour de l'épaule de Pierre. Ils restent ainsi tous trois enlacés, dans une pose pleine d'affection. Mais les larmes continuent de couler.

Jean, qui les sent tomber sur ses cheveux, l'interroge une nouvelle fois :

« Pourquoi pleures-tu, mon Maître ? T'avons-nous peiné en quoi que ce soit ? »

Les autres apôtres se sont unis au groupe affectueux et attendent anxieusement une réponse.

« Non, répond Jésus, ce n'est pas votre faute. Vous êtes pour moi des amis, et l'amitié, quand elle est sincère, est baume et sourire, jamais larme. 590.6 Je voudrais que vous restiez toujours mes amis. Même maintenant que nous allons entrer dans la corruption qui fermente et qui déprave celui qui n'a pas la ferme volonté de rester honnête.

– Où allons-nous, Maître ? Pas à Jérusalem ? La foule t'a déjà salué joyeusement. Veux-tu la décevoir ? Ou bien allons-nous en Samarie pour quelque prodige ? Justement maintenant que la Pâque est proche ? »

Les questions fusent de tout côté.

Jésus lève la main pour imposer le silence puis, de sa main droite, il montre la ville, en un large geste qui rappelle celui du semeur :

« Elle est la Corruption. Nous entrons dans Jérusalem. Nous y entrons. Et seul le Très-Haut sait combien je voudrais la sanctifier en y amenant la Sainteté qui vient des Cieux. Je souhaiterais sanctifier à nouveau cette ville, qui devrait être la Cité sainte. Mais je ne pourrai rien faire pour elle. Elle est et reste corrompue. Et les fleuves de sainteté qui jaillissent du Temple vivant, et qui jailliront encore davantage dans quelques jours jusqu'à le vider de sa vie, ne suffiront pas à la racheter. La Samarie et le monde païen viendront au Saint. Sur les temples mensongers s'élèveront les temples du vrai Dieu. Les cœurs des païens adoreront le Christ. Mais ce peuple-ci, cette ville, lui seront toujours ennemis. La haine de Jérusalem la poussera à commettre le plus grand péché. 590.7 Cela doit arriver. Mais malheur à ceux qui seront les instruments de ce crime. Malheur !... »

Jésus regarde fixement Judas, qui se tient presque en face de lui.

« Cela ne nous arrivera jamais. Nous sommes tes apôtres, nous croyons en toi, et nous sommes prêts à mourir pour toi. »

Judas ment effrontément et soutient sans rougir le regard de Jésus.

Les autres unissent leurs protestations.

Jésus répond à tous pour éviter de répondre directement à Judas.

« Veuillez le Ciel qu'il en soit ainsi, mais vous avez encore beaucoup de faiblesse en vous, et la tentation pourrait vous rendre semblables à ceux qui me haïssent. Priez beaucoup et soyez très vigilants. Satan sait qu'il va être vaincu, et il veut se venger en vous arrachant à moi. Satan rôde autour de nous tous : autour de moi, pour m'empêcher de faire la volonté du Père et d'accomplir ma mission ; autour de vous, pour que vous vous mettiez à son service. Veillez. Dans ces murs, Satan prendra celui qui ne saura pas être fort,

celui pour qui avoir été choisi se transformera en malédiction, parce qu'il aura réduit cette élection à des visées humaines. Je vous ai choisis pour le Royaume des Cieux, et non pour celui du monde. Souvenez-vous-en.

590.8 Quant à toi, cité qui veux ta perte et sur qui je pleure, sache que ton Christ prie pour ta rédemption. Ah ! si au moins, en cette heure qui te reste, tu savais venir à Celui qui serait ta paix ! Si au moins tu comprenais, en cette heure, l'Amour qui passe au milieu de toi, et si tu renonçais à la haine qui te rend aveugle, folle, cruelle contre toi-même et contre ton bien ! Un jour viendra où tu te rappelleras cette heure ! Mais il sera trop tard pour pleurer et te repentir ! L'Amour sera passé et aura disparu de tes routes ; il restera la Haine que tu lui as préférée. Or cette haine se retournera contre toi, contre tes enfants. Car on obtient ce qu'on a voulu, et la haine se paie par la haine.

Qui plus est, cette haine ne sera pas celle des forts contre un inoffensif : ce sera haine contre haine, et donc guerre et mort. Entourée de tranchées et d'hommes en armes, tu souffriras avant d'être détruite ; tu verras tomber tes fils tués par les armes et par la faim, et les survivants être prisonniers et méprisés. Alors tu demanderas miséricorde, et tu ne la trouveras plus parce que tu n'as pas voulu reconnaître ton Salut.

Je pleure, mes amis, parce que j'ai un cœur d'homme, et les ruines de ma patrie m'arrachent des larmes. Mais ce qui est juste doit s'accomplir, puisque, dans ces murs, la corruption dépasse toute limite et attire le châtement de Dieu. Malheur aux citoyens qui sont la cause du mal de leur patrie ! Malheur aux chefs qui en sont la principale cause ! Malheur à ceux qui devraient être saints pour amener les autres à être honnêtes, mais qui profanent au contraire la Maison de leur ministère et eux-mêmes ! Venez. Mon action ne servira à rien. Mais faisons en sorte que la Lumière brille encore une fois au milieu des ténèbres ! »

Et Jésus descend, suivi des apôtres. Il marche d'un pas rapide sur le chemin, l'air sérieux, j'irai jusqu'à dire presque renfrogné. Il ne parle plus. Il entre dans une petite maison au pied de la colline, et je ne vois pas autre chose.

Il prie longuement, avec ardeur. De temps en temps, il pousse un soupir et fait entendre quelque parole plus nette. Ce n'est pas un psaume, ni le Notre Père. C'est une prière qui monte du jaillissement de son amour et de son besoin. Un vrai discours fait à son Père. Je le comprends par les quelques mots que je saisis :

« Tu le sais... Je suis ton Fils... Tout, mais aide-moi... L'heure est venue... Je ne suis plus de la terre. Tout besoin d'aide à ton Verbe cesse... Fais que l'Homme te satisfasse comme Rédempteur, comme la Parole t'a été obéissante... Ce que tu veux... C'est pour eux que j'implore pitié... Les sauverai-je ? C'est cela que je te demande. Je veux qu'ils soient sauvés du monde, de l'emprise de la chair, du démon... Puis-je te supplier encore ? C'est une juste demande, mon Père. Pas pour moi. Pour l'homme qui est ta création, et qui a voulu transformer en fange jusqu'à son âme. Je jette dans ma douleur et dans mon sang cette boue pour qu'elle redevienne l'incorruptible essence de l'esprit qui t'est agréable... Il est partout. C'est lui le roi, ce soir : au palais royal et dans les maisons, parmi les troupes et au Temple... La ville en est pleine, et demain ce sera un enfer... »

Jésus se retourne, s'appuie au rocher et croise les bras. Il contemple Jérusalem. Son visage devient de plus en plus triste. Il murmure :

« Elle paraît de neige... et elle n'est que péché ! Là aussi, combien j'en ai guéris ! Que de fois j'ai parlé !... Où sont ceux qui me paraissaient fidèles ? »

Jésus penche la tête et regarde fixement le terrain couvert d'une herbe courte que la rosée rend brillante. Mais bien qu'il ait la tête inclinée, je comprends qu'il pleure car des gouttes brillent en tombant sur le sol. Puis il lève la tête, desserre ses bras, les joint en les tenant au-dessus de sa tête et en les agitant ainsi unis. (...)

602.14 Jésus repart. La lune lui frappe le visage si fort que sa clarté d'argent fait pâlir son vêtement rouge comme si elle le couvrait d'une poussière blanche et lumineuse. Je vois dans cette clarté son visage découragé, affligé, vieilli. Le regard est toujours dilaté, mais paraît embué de larmes. La bouche a un pli de lassitude.

Il revient à son rocher plus lentement et tout penché. Il s'y agenouille en appuyant les bras au rocher, qui n'est pas lisse : à mi-hauteur, il a une sorte de

sein, comme si on l'avait travaillé exprès. Sur ce sein de dimension réduite, il a poussé une petite plante qui ressemble à ces fleurs en forme de petits lys que j'ai déjà vues en Italie à des endroits rocheux. Les feuilles sont rondes mais dentelées sur les bords et charnues, et les fleurs ont des tiges très grêles. On dirait de petits flocons de neige qui saupoudrent la grisaille du rocher et les feuilles vert foncé. Jésus appuie les mains près d'elles, et pose la tête sur ses mains jointes pour prier, de sorte que les fleurs lui frôlent la joue. Après un moment, il sent la fraîcheur des petites corolles et il lève la tête. Il les regarde, les caresse, leur parle :

« Vous êtes pures !... Vous me réconfortez ! Dans la petite grotte de Maman, il y avait aussi de ces fleurs... et elle les aimait, car elle racontait : “ Quand j'étais petite, mon père me disait : ‘ Tu es un tout petit lys plein de rosée céleste ’... Maman ! Oh ! Maman ! »

Il éclate en sanglots. Retombé un peu sur ses talons, la tête posée sur ses mains jointes, je le vois et je l'entends pleurer, tandis que ses mains serrent ses doigts et se tourmentent l'une l'autre. Je l'entends dire :

« A Bethléem aussi... et je t'en ai apporté, Maman. Mais celles-ci, qui te les apportera désormais ?... »

602.15 Puis il recommence à prier et à méditer. Cette méditation doit être bien triste, ou plutôt angoissée, car, pour y échapper, il se lève, marche en avant et en arrière en murmurant des paroles que je ne saisis pas, lève puis baisse la tête, fait de grands gestes, se passe les mains sur les yeux, sur les joues, dans les cheveux, avec des mouvements machinaux et agités qui révèlent une grande angoisse. Ce n'est rien de le dire. Le décrire est impossible. Le voir, c'est partager son angoisse. Il fait des gestes en direction de Jérusalem. Puis il recommence à lever les bras vers le ciel comme pour demander de l'aide.

Il enlève son manteau comme s'il avait chaud. Il le regarde... Mais que voit-il ? Ses yeux ne regardent pas autre chose que sa torture et tout sert à cette torture pour l'augmenter, même le manteau tissé par sa Mère. Il l'embrasse et dit :

« Pardon, Maman ! Pardon ! »

Il semble demander cela à l'étoffe filée et tissée avec amour par la Vierge... Il le remet. Il est pris par un tourment. Il veut prier pour le surmonter, mais avec

la prière reviennent les souvenirs, les appréhensions, les doutes, les regrets... C'est toute une avalanche de noms... de villes... de personnes... de faits... Je ne puis le suivre car il est rapide et irrégulier. C'est toute sa vie évangélique qui défile devant lui... et le ramène à Judas, le traître.

602.16 Son angoisse est si oppressante que, pour la vaincre, il crie le nom de Pierre et de Jean. Il dit : « Ils vont venir. Ils sont bien fidèles, eux ! » Mais « eux » ne viennent pas. Il appelle de nouveau. L'air terrorisé comme s'il voyait je ne sais quoi, il s'enfuit à grands pas vers l'endroit où se trouvent Pierre et les deux frères. Et il les trouve plus commodément et plus pesamment endormis autour de quelques braises prêtes à s'éteindre, qui ne produisent plus qu'une petite lueur rouge dans la cendre grise.

« Pierre ! Je vous ai appelés à trois reprises ! Que faites-vous donc ? Vous dormez encore ? Vous ne sentez pas à quel point je souffre ? Priez ! Qu'aucun de vous ne se laisse dominer par la chair. Si l'esprit est prompt, la chair est faible. Aidez-moi... »

Les trois hommes s'éveillent lentement. Quand enfin ils y arrivent, ils s'excusent, les yeux ébahis. Ils commencent par s'asseoir, puis ils se mettent debout.

« Mais enfin ! murmure Pierre, ça ne nous est jamais arrivé ! Ce doit vraiment être ce vin. Il était fort. Et aussi ce froid. Nous nous sommes habillés pour ne pas le sentir (en effet ils s'étaient couverts de leurs manteaux, tête comprise), donc nous n'avons plus vu le feu, nous n'avons plus eu froid, et le sommeil est venu. Tu dis nous avoir appelés ? Je n'avais pourtant pas l'impression de dormir si profondément... Allons, Jean, cherchons des branches, remuons-nous. Cela va passer. Sois tranquille, Maître, dorénavant nous resterons debout... »

Il jette une poignée de feuilles sèches sur la braise et souffle pour ranimer la flamme. Il l'alimente avec les rameaux fournis par Jean, pendant que Jacques apporte une grosse branche de genévrier ou d'une plante du même genre qu'il a coupée dans un buisson peu éloigné. Il la pose par dessus le reste.

Une flamme vive s'élève joyeusement, éclairant le pauvre visage de Jésus, un visage d'une tristesse telle qu'on ne peut le regarder sans pleurer. Toute lumière a disparu de ce visage d'une lassitude extrême. Il dit :

« J'éprouve une angoisse mortelle ! Oui, mon âme est triste à en mourir. Mes amis !... Mes amis ! Mes amis !... »

Il n'a pas besoin de le dire, il suffit de le regarder : il a l'air d'un agonisant, dans l'abandon le plus angoissé et le plus désolé. Chacune de ses paroles paraît être un sanglot...

Mais les trois hommes sont trop appesantis par le sommeil. Ils semblent presque ivres tant ils marchent en titubant, les yeux mi-clos... Jésus les regarde... Il ne leur fait aucun reproche qui puisse les humilier. Il secoue la tête, soupire et retourne là où il était.

602.17 Il reprend sa prière, debout, les bras en croix, puis à genoux comme avant, le visage penché sur les petites fleurs. Il réfléchit. Il se tait... Puis il se met à gémir et à sangloter fortement, presque prosterné tant il s'est appuyé sur ses talons. Il appelle le Père avec toujours plus d'angoisse...

« Ah ! cette coupe est trop amère ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas. C'est au-dessus de mes forces. J'ai pu tout faire, mais pas cela... Père, éloigne-la de ton Fils ! Pitié pour moi !... Qu'ai-je fait pour la mériter ? »

Puis il se reprend et dit :

« Cependant, Père, n'écoute pas ma voix si ce qu'elle te demande est contraire à ta volonté. Ne te souviens pas que je suis ton Fils, mais seulement ton serviteur. Que ta volonté soit faite et non la mienne. »

Après être resté ainsi quelque temps, il pousse un cri étouffé et lève un visage bouleversé, un instant à peine, avant de tomber sur le sol, le visage réellement contre terre, et il reste ainsi. Il n'est plus qu'une loque d'homme sur qui pèse tout le péché du monde, sur qui s'abat toute la justice du Père, sur qui descendent les ténèbres, la cendre, le fiel, cette redoutable, redoutable, absolument redoutable misère qu'est l'abandon de Dieu, pendant que Satan nous torture... Quand il devient impossible de sentir qu'un lien nous relie à Dieu, c'est l'asphyxie de l'âme, c'est être enseveli vivant dans cette prison qu'est le monde, c'est être enchaîné, bâillonné, lapidé par nos propres prières qui retombent sur nous, hérissées de pointes et brûlantes de feu, c'est se heurter contre un Ciel fermé où ne pénètrent pas la voix et les regards de notre angoisse, c'est être " orphelin de Dieu ", c'est la folie, l'agonie, le doute de s'être jusqu'alors trompé, c'est la conviction d'être chassé par Dieu, d'être damné. C'est l'enfer !...

Ah ! je le sais ! et je ne puis, je ne puis voir la douleur de mon Christ, et savoir qu'elle est un million de fois plus atroce que celle qui m'a consumée l'an passé et qui, quand elle me revient à l'esprit, me bouleverse encore...

Jésus gémit, au milieu des râles et des soupirs d'une véritable agonie :

« Rien !... Rien !... Va-t'en !... La volonté du Père et elle seule ! Ta volonté, Père. La tienne, non pas la mienne... C'est inutile. Je n'ai qu'un Seigneur : le Dieu très saint. Une loi : l'obéissance. Un amour : la rédemption... Non. Je n'ai plus de Mère. Je n'ai plus de vie. Je n'ai plus de divinité. Je n'ai plus de mission. C'est en vain que tu me tentes, démon, en invoquant ma Mère, ma vie, ma divinité, ma mission. J'ai pour mère l'humanité, que j'aime jusqu'à mourir pour elle. La vie, je la rends à celui qui me l'a donnée et me la reprend, au Maître suprême de tout vivant. La divinité, je l'affirme en montrant qu'elle est capable de cette expiation. La mission, je l'accomplis par ma mort. Je n'ai plus rien, excepté faire la volonté du Seigneur mon Dieu. Va-t'en, Satan ! Je l'ai dit deux fois, et je le répète : " Père, si cela est possible, que cette coupe s'éloigne de moi. Pourtant, que ta volonté soit faite, et non la mienne. " Va-t'en, Satan. C'est à Dieu que j'appartiens. »

Puis il ne parle plus que pour dire entre ses halètements :

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

Il l'appelle à chaque battement de son cœur, dont on pourrait croire que le sang déborde. L'étoffe tendue sur les épaules s'en imbibe et s'assombrit malgré le grand clair de lune qui l'enveloppe tout entier.

**Les Cahiers – 1<sup>er</sup> juin 1943 – « Mon sang et mes pleurs tombent en vain sur la terre »**

Jésus dit :

« Pour être sauvés, pauvres humains qui tremblez de peur, il suffirait que, en tant que mes vrais enfants et non des bâtards dont je ne suis le Père que de nom — alors que le vrai père est l'autre —, vous sachiez ravir de mon cœur une étincelle de ma miséricorde. Et mon souhait est que vous me la ravissiez.

Je reste la poitrine ouverte pour que vous puissiez atteindre mon cœur plus facilement. J'ai agrandi la blessure infligée à mon cœur par la lance pour que vous puissiez y entrer. Mais en vain. J'ai utilisé vos innombrables offenses comme le couteau du sacrificateur pour l'ouvrir toujours davantage car l'Amour

est capable de cela. Il sait changer en bien même le mal, tandis que vous vous servez de tout le bien que je vous ai donné — et je me suis donné moi-même à vous, moi qui suis le Bien suprême — de façon si obscène qu'il devient pour vous l'instrument du mal.

Je reste le cœur ouvert et le sang en coule goutte à goutte, tout comme les larmes coulent de mes yeux. Et mon sang et mes pleurs tombent en vain sur la terre. La terre est plus bienveillante que vous envers son créateur. Elle ouvre ses sables pour recevoir le sang de son Dieu. Au lieu de cela, vous me fermez votre cœur, le seul calice dans lequel il voudrait descendre pour trouver l'amour et apporter joie et paix.

Je regarde mon troupeau... Est-il à moi ? Plus maintenant. Vous étiez mes petites brebis mais vous avez quitté mes pâturages... Une fois sortis, vous avez trouvé le malin qui vous a séduits et vous ne vous êtes plus souvenus que c'est au prix de mon Sang que je vous avais rassemblés et sauvés des loups et des mercenaires qui voulaient vous tuer. C'est moi qui suis mort pour vous, pour vous donner la vie et la pleine vie comme celle que j'ai dans le Père. Et vous, vous avez préféré la mort. Vous vous êtes placés sous le signe du Malin et il vous a transformés en boucs sauvages. Je n'ai plus de troupeau. Le Pasteur pleure.

Il ne me reste que quelques agneaux fidèles, prêts à tendre le cou au couteau du sacrificateur afin de mêler leur sang, non pas innocent mais aimant, à mon propre Sang très innocent, et de remplir le calice qui sera levé au dernier jour, pour la dernière Messe, avant que vous ne soyez appelés au terrible Jugement. Grâce à ce Sang et à ces autres sangs, je pourrais récolter ma dernière moisson parmi les derniers à être sauvés. Tous les autres... ils serviront de litière pour le repos des démons et de ramille pour le feu éternel. Mais mes agneaux seront avec moi. Dans un lieu choisi par moi pour leur bienheureux repos après tant de luttés. Ce lieu n'est pas le même que celui des autres âmes sauvées. Pour les généreux, il y a un lieu spécial. Ni parmi les martyrs ni parmi les sauvés. Ils sont moins que les premiers et beaucoup plus que les seconds et se situent entre les deux cortèges.

Persévérez, vous qui m'aimez. Ce lieu mérite bien tous vos présents efforts car c'est la zone des co-rédempteurs, à la tête desquels se trouve Marie, ma Mère.”

**Les Cahiers – 16 juin 1943 – « Même ma voix ne réussit pas à vous  
secouer, ni même mes pleurs. »**

Jésus dit encore :

« Pour préserver les corps de la corruption de la mort, on utilise depuis les temps les plus anciens des aromates qui arrêtent la putréfaction et conservent les dépouilles. Mais vous, humains qui spirituellement tombez en lambeaux, qui êtes rongés par la corruption de toute une société pourrie jusqu'à la moelle; pauvres humains pour qui je suis mort en vain, pourquoi n'utilisez-vous pas les aromates qui arrêteraient votre putréfaction ?

Je vous les ai enseignés. Je vous les ai enseignés avec la vie, avec la parole, avec la mort. Dans mon Évangile, ils sont la norme pour vivre sains dans la chair et dans l'âme, dans la pensée et dans l'action. Et cet Évangile, je l'ai vécu dans mes trente-trois ans de vie.

Vous ne pouvez pas me dire, comme vous pouvez le dire de vos faux prophètes : 'Tu as prêché une chose, mais tu en as fait une autre'. Non. Jésus fut un Maître, non seulement par sa parole, mais par ses œuvres.

Je vous ai enseigné à préférer la pureté et la continence à la luxure, la sobriété à la débauche, la fidélité à la tromperie, le travail à l'oisiveté, l'honnêteté à la fraude, le respect des autorités à la rébellion, l'amour de la famille à la dissipation, la miséricorde à la dureté, l'humilité à l'orgueil, la justice à l'abus, la sincérité au mensonge, le respect de l'innocence au scandale, la foi à l'incroyance, le sacrifice à la jouissance. Mais toutes ces choses, moi, votre Dieu, je les ai faites avant vous.

Vous avez tout piétiné et vous avez dansé, comme des sots, sur les maximes divines sur lesquelles reposait votre bien en cette vie et dans l'autre.

Vous avez augmenté le savoir dans tous les domaines, excepté dans le seul domaine nécessaire : la connaissance de mon Évangile. Vous vous êtes rassasiés de toutes les nourritures, excepté de la seule nourriture nécessaire : ma Parole. Vous avez cru vous élever jusqu'au niveau de surhomme. Vous n'avez réussi qu'à devenir des superani-maux. Seule ma Loi crée le surhomme car, elle vous défie et vous rend éternels. Tout 'le reste ne vous élève pas, il ne fait que vous rendre fous.

**Marthe me dit : ‘Maître, il est dans son sépulcre depuis quatre jours et il sent déjà mauvais’. Mais vous, depuis combien de siècles y êtes-vous ? Vous vous enfoncez toujours davantage dans le sépulcre et dans la putréfaction de la mort. Même ma voix ne réussit pas à vous secouer, ni même mes pleurs.**

Mais comment pouvez-vous être contents, avilis comme vous l’êtes ? Vous possédiez le Ciel, vous étiez les héritiers de Dieu. Et maintenant, qu’êtes-vous ? Une foule de lépreux et de possédés des démons qui vous torturent, vous tuent, vous font délirer, vous trainent dans le feu avant que vous ne soyez morts. Vous avez le feu de l’enfer dans l’esprit et dans le cœur. Et moi j’y avais mis le feu très suave de la charité !

Les aromates pour vous sauver de la putréfaction totale sont la pénitence, le sacrifice et la charité. Mais voudrez-vous les utiliser ? Non. Vous ne regardez pas le Maître crucifié qui, par son sacrifice, vous a donné une nouvelle âme, capable de vie éternelle, qui vous a purifiés, par son sang et ses larmes, de la lèpre du péché. Vous ne le regardez pas. Il vous parle de bonté, d’amour, de sacrifice. Vous, vous voulez être méchants, vous voulez haïr, vous voulez jouir. Contre la grande Victime et contre les petites victimes qui cherchent à vous insuffler une vie nouvelle, vous levez un poing menaçant et vous lancez votre blasphème moqueur.

Prenez garde, humains obstinés ! La patience de Dieu est immense, mais ce n’est pas à vous de la tenter outre, car j’ai dit : ``Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu’’.. »

<p><b>Les Cahiers – 26 août 1943 – La douleur de Jésus face à la perte des âmes</b></p>
---

Pense un peu, Maria, combien souffre ton Jésus. Ton Jésus qui voit périr les âmes comme des fleurs desséchées par un vent de feu qui de jour en jour accélère son œuvre destructrice. En vérité, je te dis que cela m’est beaucoup plus douloureux que la barbarie de la flagellation.

Ton Jésus pleure, Maria. Pleurons ensemble sur les pauvres âmes qui veulent mourir. Si même nos pleurs ne les sauvent pas, les tiens seront toujours un réconfort pour ton Jésus, et pour ce réconfort, sois bénie.”

**Les Cahiers – 24 septembre 1943 – « Les cieux frémissent face aux pleurs du Rédempteur ». Encouragement de Jésus à Maria**

Jésus dit :

“Courage, Maria. Pense que tu subis les douleurs de mon agonie. Moi aussi, j’avais très mal aux poumons et au diaphragme, et chaque respiration, chaque mouvement, chaque battement était une nouvelle douleur qui s’ajoutait à la douleur. Et je n’étais pas comme toi sur un lit, mais grevé d’un poids dans des rues qui grimpaient. Et puis, suspendu, sous le soleil, avec une fièvre si forte qu’elle battait dans mes veines comme d’innombrables marteaux.

Mais ce n’étaient pas là les pires souffrances. Plus torturante encore était l’agonie du cœur et de l’esprit. Et le plus grand tourment de tous était la certitude que, pour des millions et des millions d’humains, ma souffrance était inutile. Et pourtant cette certitude n’a pas diminué d’un atome ma volonté de souffrir pour vous.

Oh ! Douce souffrance, Maria, parce qu’offerte au Père en réparation et pour votre salut ! De savoir que mon Sang lavait le signe qui était resté sur vous, offense de la race humaine envers Dieu, laquelle resterait éternelle, et que ma mort vous redonnait la Vie. De savoir, une fois passée l’heure de la Justice, que l’Amour vous regarderait à travers moi, l’Immolé, avec amour. Tout cela introduisait une source de baume dans un océan d’une telle amertume que la plus grande des amertumes subies sur terre, depuis que l’être humain existe, est à peine plus qu’un rien, car sur moi pesaient les fautes de toute l’humanité et la colère divine.

J’ai dit : ‘Soyez semblables à moi qui suis doux et humble de cœur’. Je l’ai dit à tous car je savais que dans mon imitation se trouvait la clé de votre bonheur sur cette Terre et au Ciel.

Vous subissez toutes les ruines qui vous accablent parce que vous n’êtes pas humbles et vous n’êtes pas doux. Ni dans les familles, ni dans vos occupations et professions, ni dans le cadre plus vaste des Nations. L’orgueil et la colère vous dominent et sont la cause de tant de vos crimes.

Un troisième agent de crimes est votre luxure; cela peut vous sembler chose individuelle, mais la luxure et les deux premiers agents impliquent un très, très grand nombre d’individus, des continents entiers; parfois ils bouleversent la Terre uniquement par le fait qu’ils ont atteint la perfection du mal dans l’âme de

quelques enfants de Satan, lesquels lui obéissent pour pouvoir remplir de moissons maudites les greniers de leur père.

Et en vérité, je vous dis qu'en ce moment, par ordre du père du mensonge, ses enfants moissonnent parmi les âmes qui avaient été créées pour moi et que j'ai inutilement fertilisées de mon Sang. Moisson plus abondante qu'aucune espérance diabolique ne puisse concevoir; les Cieux frémissent devant les pleurs du Rédempteur qui voit la ruine des deux-tiers du monde chrétien. Et deux-tiers, c'est peu dire.

J'ai dit à tous : 'Soyez doux et humbles de cœur pour être semblables à moi'. Mais à mes enfants bien-aimés, mes enfants bénis, chéris de mon cœur à mes petits rédempteurs, dont la stillation du sacrifice fait que la source rédemptrice, jaillie de mon corps vidé de son sang, continue de couler, à ceux-là je dis, et je le plis en les serrant sur mon cœur et posant un baiser sur leur front : 'Soyez semblables à moi qui fus généreux dans la souffrance par le grand amour qui m'inspirait tout entier'.

Plus on aime et plus on est généreux, Maria. Monte. Touche au sommet. Je t'attends là-haut pour t'amener avec moi au Royaume de l'Amour."